

## Un soir de pluie

Je n'imaginai pas Simon capable de ça ! J'ai assisté à la scène il y a quatre jours et je suis encore sous le choc. A-t-il conscience de la cruauté de son acte ? Ce que j'ai vu est ignoble. C'était la fin de journée, il pleuvait à verse et Simon venait de démarrer sa vieille Volvo. Quelques secondes plus tard, j'ai entendu le bruit sourd de l'impact et ai assisté horrifiée à son petit manège. Sa vieille guimbarde, impossible de l'ignorer, elle fait un tel raffut que je peux indiquer avec précision chaque fois qu'il quitte son domicile. À mon âge et dans mon quartier, il ne se passe pas grand-chose, donc oui, au moindre bruit, je suis aux aguets derrière mon rideau et j'inspecte les allées venues du voisinage. C'est une de mes rares distractions, donc j'en profite et n'en ai pas honte. À cause de cette manie, les petits jeunes du numéro 277 m'ont surnommée « la concierge ». Ce n'est pas très gentil, mais je n'y prête pas attention, ils me sont insipides depuis l'instant où ils ont décidé d'anéantir le moindre de nos efforts pour les intégrer dans le quartier. Ce qu'ils préfèrent, eux, c'est se barricader chez eux et surtout n'avoir aucune interaction avec nous. C'est vrai que la moyenne d'âge du quartier joue plus en faveur de notre groupe qu'en faveur du leur, mais je ne comprends pas cette exaspération manifeste qu'ils ont dès que la moindre de nos conversations va au-delà d'un bonjour de politesse.

Demain après-midi, on doit se retrouver chez Emile pour notre partie de Scrabble hebdomadaire, je ne sais pas encore comment je vais réagir face à Simon. J'ai envie de tout dire à Emile, mais je sais que cela va l'anéantir. Il n'a pas besoin de cela en ce moment, il a déjà eu bien trop de tracas depuis le départ inopiné de son épouse, mais ai-je vraiment le droit de lui cacher ce que je sais ?

Décidée, j'avais mis toutes les chances de mon côté pour arriver la première chez Emile et ainsi tenter de tout lui expliquer, mais hélas Simon avait eu la même idée et est arrivé en même temps que moi. Comme toujours, nous avons très vite rejoint nos places habituelles de part et d'autre de la grande table en chêne de la salle à manger où Emile avait déjà disposé le plateau de jeu. La partie débuta immédiatement. Simon semblait absent et agité à la fois, quant à moi j'étais muette et en colère. Emile le remarqua assez vite et lança un très franc :

- Qu'est-ce que vous avez tous les deux aujourd'hui ? Vous êtes bizarres ! Toi, Marthe, d'habitude impossible de te faire taire tellement tu as de choses à nous raconter et de rapports de voisinage à nous faire. Et toi Simon, tu as l'air d'un véritable zombie.
- Bon aller, Marthe, c'est à ton tour et ne mets pas encore vingt minutes pour nous sortir un de tes foutus mots de trois lettres !

Pour une fois, j'avais un assez bon tirage, beaucoup de voyelles, des consommées assez courantes. Je réarrangeais nerveusement mes lettres pour la troisième fois lorsque le mot m'a sauté aux yeux et ai répondu :

- C'est bon, voilà, je joue !

Une à une, j'ai aligné mes sept lettres, juste devant le E du mot JOUET posé en compte triple par Emile quelques minutes auparavant. J'ai épilé mon mot : C, O, U, P, A, B, L, E... et rouge de colère, j'ai hurlé scrabble en dévisageant Simon ! Il est devenu livide. Emile ne comprenait rien à la situation à laquelle il assistait. J'ai perdu les pédales et ai commencé à hurler sur Simon :

- Tu n'as rien à nous dire, Simon ? Mais tu es une belle pourriture ! Je n'aurai jamais cru que tu pouvais faire ça ! Quand vas-tu avouer ? J'ai tout vu l'autre soir ! Tu n'as pas honte ?

Simon totalement pétrifié à commencer à trembler et à sangloter comme un gosse, il n'arrivait plus à se ravoir. J'ai cru qu'il nous faisait une attaque. Là, j'ai commencé à m'en vouloir d'avoir explosé comme une furie.

Marthe a raison, je suis une pourriture. Dans ma vie, j'en ai fait des saloperies et des coups bas, mais cette fois, j'ai dépassé les bornes. Emile est mon ami, jamais je n'aurais dû lui cacher la vérité. Le soir même j'aurais dû tout avouer. Depuis des semaines, mon fils n'arrête pas de me le répéter que je devrais arrêter de conduire, que je deviens un danger. Entre ma vue qui baisse, mes réflexes qui se ramollissent et mon tacot délabré, je ne sais pas ce qui est le plus dangereux. Mais voilà, moi, si on me retire ma bagnole, on me retire non seulement mes souvenirs, mais aussi et surtout ma liberté. Je ne vais jamais bien loin : la supérette, la pharmacie, le bar-tabac. Au mieux de ma forme, je parcours quinze kilomètres pour aller voir ma petite fille chez mon fils. Je n'ai pas le choix depuis que sa mégère de bonne femme a décidé que ma maison n'était pas assez bien pour les recevoir ! Ce soir-là, je devais dîner chez eux et je n'étais vraiment pas en avance. En fin d'après-midi, je m'étais encore fait avoir par une couillonnade à la télévision et je m'étais assoupi. Quand je me suis réveillé, je n'avais plus beaucoup de temps, j'ai donc quitté la maison à la hâte, impatient de profiter du peu de temps que j'aurai avec la petite avant qu'elle ne soit obligée de filer se coucher.

Je venais de démarrer le moteur lorsque j'ai entendu cet horrible craquement, j'ai remonté le col de mon imper et suis sorti sous la pluie, vérifier ce que j'avais encore percuté : ma boîte aux lettres, la grille ? Quoique c'était, cela attendrait demain, j'avais bien mieux à faire ! Mais en voyant le pauvre Filou, toutes griffes dehors, les tripes à l'air et agonisant, j'ai su que cette fois c'était la merde et qu'un

coup de peinture ne suffirait pas à effacer mes conneries ! J'ai compris de suite qu'on ne pouvait plus rien pour la pauvre bête dont le rôle devenait insoutenable. Telle une machine préprogrammée et habituée à la mort, j'ai sorti ma vieille petite pelle à neige de mon coffre, ai donné un gros coup sec sur ce qu'il restait du chat d'Emile et ai glissé la carcasse encore chaude dans la couverture de mon coffre. Je suis certes un peu rustre et bourru, mais je ne suis pas une brute épaisse, évidemment que cela m'a fait mal au cœur, mais que pouvais-je faire d'autre ? Le laisser là, mourant ? Amener le pantin désarticulé à Emile et filer à toute hâte ? Non, sur le moment j'étais convaincu que ma décision était la meilleure, ou du moins, la moins pire. Je m'étais juré d'aller tout expliquer à Emile le lendemain, enfin, sans trop entrer dans des détails glauques inutiles et en ne parlant pas du coup de grâce final. Il pleuvait tant ce soir-là que lorsque je suis rentré, il n'y avait plus aucune trace de mon méfait, hormis un cadavre poilu et sanguinolent dans le coffre de ma veille Volvo. Le matin, mon courage de la veille s'était bien entendu éclipsé et mon unique envie était d'oublier cet incident au plus vite. Des emmerdes, j'en ai déjà assez comme ça et je n'avais aucune envie de me brouiller avec Emile. Me sentant malgré tout hyper coupable, je me suis rendu dans mon jardin et j'ai creusé une tombe pour Filou, juste à côté du persil où il venait toujours pisser. Évidemment, dans toutes mes péripéties, j'avais complètement oublié que la concierge était toujours à l'affût. Décidément, celle-là, elle est bigleuse et sourde quand ça l'arrange !

Lorsque Simon a finalement repris ses esprits, il m'a tout avoué : son empressement à voir sa petite fille, la pluie, mon Filou sous ses roues, le trou au fond du jardin, sa culpabilité et le coup de pelle. J'avais des larmes plein les yeux, non pas des larmes de colère vis-à-vis de Simon, mais des larmes de tristesse parce

que je venais de définitivement perdre le dernier souvenir vivant me rappelant ma chère Julia. Filou, nous ne l'avions pas choisi, c'était un chat errant du quartier. C'est lui qui nous avait choisis. À force de roulades dans les bruyères de Julia, de petits yeux ronds et de miaulements. Il n'a pas fallu longtemps pour qu'elle commence à lui laisse discrètement un bol de lait et de croquettes. Lui, il ne s'est pas fait prier et a vite adopté notre jardin comme nouveau pied à terre définitif. En très peu du temps, ils sont devenus si complices qu'ils ne se quittaient plus d'une semelle. J'ai dû me résigner et revenir sur mes vieux principes. J'avais toujours dit « pas d'animaux », mais mon cœur a finalement craqué en les voyant ensemble ! C'est à ce moment-là qu'on l'a baptisé et définitivement adopté, mais j'ai insisté pour pouvoir choisir son nom moi-même. C'était une évidence, rapport au fait qu'il avait bien réussi son coup avec sa complice, ah quel filou ! Il y a quelques mois, c'est au détour d'un simple contrôle de routine qu'on a découvert le cancer de Julia. La maladie était déjà très avancée et on savait, elle et moi, qu'il ne nous restait d'une chose à faire : profiter du temps qu'il nous restait ensemble. C'est ce qu'on a fait, profiter de la moindre minute en se fichant du reste du monde et en ne voulant pas penser au lendemain. Dans ses derniers jours, Filou la veillait jour et nuit, il ne sortait quasiment plus. Il devait considérer que c'était à son tour de s'occuper d'elle. Puis, un jour, elle s'est éteinte dans la discrétion de la nuit. Filou et moi étions inconsolables, on s'est épaulé comme on a pu, mais j'ai vite remarqué qu'il n'allait pas bien et qu'il se laissait aller, encore un peu plus que moi. Il y a quelques jours, je l'ai emmené chez le vétérinaire et le verdict est tombé : il fallait le piquer pour abrégé ses souffrances. Je n'étais pas prêt à un tel diagnostic et je n'ai pas eu le courage de prendre la décision et je suis rentré à la maison. Apparemment, c'est ce jour-là que tu l'as écrasé, Simon. Cela fait cinq jours que je croyais qu'il s'était enfui, partit se laisser mourir quelque part, mais maintenant je comprends enfin ce qui lui est arrivé.

- Je ne t'en veux pas Simon, j'ai plus l'âge pour tout cela. Filou était de toute façon condamné. Sans le vouloir, tu as eu le courage que je n'ai pas eu, mais tu aurais dû venir m'en parler plus tôt, cela fait des jours que je me demande où il est !

Après toutes ces émotions, on était tous bien trop chamboulés pour finir la partie et tant pis pour l'historique bonus de Marthe passé aux oubliettes, ça lui apprendra à jouer les balances ! Sans un mot, je me suis dirigé vers le jardin, suivi par Simon. J'ai déterré deux bruyères, Simon avait les yeux remplis de larmes, il me les a délicatement pris des mains et avait déjà compris.

Je sais maintenant où est Filou, sous deux bruyères, à côté du persil et parti rejoindre notre Julia. Et moi, je me retrouve comme un vieux con, seul avec mes principes : « pas d'animaux ! »